

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RHSH&ID_NUMPUBLIE=RHSH_019&ID_ARTICLE=RHSH_019_0117

« Transformer la société par l'enseignement social ». La trajectoire de Dick May entre littérature, sociologie et journalisme

par Vincent GOULET

| Sciences Humaines | Revue d'histoire des sciences humaines

2008/2 - N° 19

ISSN 1622-468X | ISBN 2-912601-83-4 | pages 117 à 142

Pour citer cet article :

— Goulet V., « Transformer la société par l'enseignement social ». La trajectoire de Dick May entre littérature, sociologie et journalisme, Revue d'histoire des sciences humaines 2008/2, N° 19, p. 117-142.

Distribution électronique Cairn pour Sciences Humaines.

© Sciences Humaines. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

VARIA

« Transformer la société par l'enseignement social ». La trajectoire de Dick May entre littérature, sociologie et journalisme

Vincent GOULET

Résumé

En 1899, alors que le journalisme ne s'est pas encore professionnalisé ni la sociologie institutionnalisée, Dick May, une femme de lettres « convertie » à la science sociale, crée la première école de journalisme en France dans le cadre d'une école consacrée à « l'enseignement social ». Dans un pays en crise après la séquence boulangiste, l'affaire des « chéquards » de Panama et l'affaire Dreyfus, l'enseignement et la diffusion des sciences sociales apparaît au milieu progressiste de la petite bourgeoisie intellectuelle parisienne comme un moyen de participer à la régénération de la société française. La science et la raison devaient nécessairement réconcilier avec elle-même une nation divisée : « d'ici à dix ans, nos étudiants auront couvert la France de missions laïques et transmis jusqu'au fond des provinces notre parole de vérité ». Inscrite dans le mouvement des Universités populaires, les institutions créées par Dick May échoueront à populariser véritablement un « enseignement social », alors que les durkheimiens choisiront d'inscrire la sociologie dans un cadre universitaire.

Mots-clés : Sciences Sociales – XIX^e siècle – Écoles de journalisme – Universités populaires – Dreyfusisme.

Abstract : « Teaching Social Sciences to Reform Society ». Dick May between Literature, Sociology and Journalism

In 1899, when journalism was not yet « professionalized » and sociology not yet institutionalized, Dick May, a woman writer who became converted to the social sciences, founded the first French school of journalism within the framework of a school devoted to « social teaching ». France was in crisis after the Boulangism, the political and financial scandals of Panama and the Dreyfus Affair. The progressive Parisian intellectual middle class believed that teaching social sciences was one way to regenerate French society. Science and reason would necessarily help the nation to unite once again : « in ten years, ours students will have covered our country with lay missions and transmitted our word of truth to all the provinces ». Initially part of the Popular University movement, the School of Journalism of Dick May will not reach its aim, when Durkheim and his friends introduce sociology at the University.

Key-words : Social Sciences – 19th Century – Schools of Journalism – Popular Universities – Dreyfus Affair.

Le parcours singulier de Dick May, le nom de plume sous lequel est connue Jeanne Weill (1859-1925), offre un précieux éclairage sur la configuration de la « science sociale » à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle mais aussi sur les luttes politiques entre « intellectuels » qui traversèrent les réseaux réformateurs et socialistes à ce moment charnière de l'histoire de la Troisième République. Connue pour être la créatrice en 1899 de la première école de journalisme en France, Dick May a également été une infatigable propagatrice de la science sociale et surtout de son enseignement : elle participa, en 1894, à la création du Musée social, en 1895 à celle du Collège libre des sciences sociales et fut, en 1900, à l'initiative de la fondation de l'École des Hautes Études Sociales qu'elle anima jusqu'à sa mort. Cette figure aujourd'hui méconnue du champ intellectuel au tournant du siècle¹ a activement contribué à la structuration institutionnelle de la sociologie par ses relations avec les premiers chercheurs et enseignants de cette discipline nouvelle mais aussi par ses contacts privilégiés avec la presse et les institutions républicaines. Dick May s'est notamment trouvée à de nombreuses reprises en relation et en concurrence avec Émile Durkheim, défendant une conception plus pratique et civique de la science sociale que le « père fondateur » de la sociologie. Si elle n'a pas eu son succès dans la lutte pour l'imposition de la définition légitime de la sociologie, l'étude de cette personnalité permet d'offrir un point de vue alternatif à celui emprunté par l'histoire officielle, et nécessairement reconstructive, de cette discipline.

Alors que la France traverse une « crise morale » multiforme et durable (défaite de 1871, séquence boulangiste, affaire des « chéquards de Panama », affaire Dreyfus), la « question sociale » fait l'objet d'investissements souvent passionnés par différents courants politiques (catholique social, radical, réformiste, socialiste modéré ou révolutionnaire...). qui tentent d'élaborer une « science sociale » à caractère idéologique qui régénérerait le pacte républicain à la façon d'une religion rationnelle et progressiste. Les questions de la constitution et de la professionnalisation de cette discipline, comme celle de sa vulgarisation, sont alors fortement débattues dans ce que Christian Topalov a appelé la « nébuleuse réformiste »². L'étude des propriétés sociales de Jeanne Weill, des réseaux qu'elle a réussi à constituer et celle de ses multiples activités littéraires et « militantes », permettent d'apporter quelques éléments d'analyse sur les transformations de ce champ intellectuel et politique, sur ses modes de fonctionnement et ses conditions d'accès, particulièrement difficiles pour une femme. Le demi-échec des institutions créées par Dick May met également en évidence la division croissante du travail intellectuel : le compagnonnage dans « l'écriture du social » entre littérature, journalisme et science sociale qui avait marqué les deux premiers tiers du XIX^e siècle cède la place à une répartition plus rigoureuse, ou plus rigide, du travail de représentation de la société ; dans le même temps, dans le champ politique et syndical, les idées conciliatrices du réformisme modéré et du coopérativisme sont battues en brèche par une conception plus antagoniste de l'action collective ou par des formes de professionnalisation politique individuelle qui reposent sur l'opportunisme.

¹ Pour les seules synthèses disponibles à ma connaissance, cf. PROCHASSON, 1985, 19-38 et 1998, 43-58. Cf. également WEISZ, 1979.

² TOPALOV, 1999.

Une découverte tardive de la science sociale

De nombreux travaux ont rappelé l'hétérogénéité théorique, thématique et méthodologique de la science sociale à la fin du XIX^e siècle, discipline nouvelle et polymorphe, issue d'une matrice littéraire, politique, morale et philosophique et à laquelle on pouvait rattacher l'histoire, le droit du travail, la pédagogie, la morale, l'étude des religions, la démographie, la criminologie et les innombrables essais traitant de la « question sociale »³. Le terme de « sociologie », qui est encore marqué par la philosophie positive de Comte, n'est pas systématiquement utilisé et son emploi ne s'est pas encore imposé face à des quasi synonymes comme « économie sociale », « psychologie sociale », ou encore « philosophie sociale ». De même, comme le souligne Victor Karady, « avant la fin du siècle, aucune instance publique reconnue n'a réussi à en fixer le corps consistant de méthodes, de démarches, de propositions, voire d'objets précis. Le discours sur soi de la sociologie ou science sociale (l'indécision du nom exprimant ici parfaitement la précarité du contenu) est resté aussi confus et incertain que le nombre de ses amateurs est devenu grand en raison, sans doute, de la croissance continue d'une demande sociale d'expertise et de prophétie en la matière, toutes deux étant justiciables d'une analyse en termes de "crise de société" »⁴. C'est précisément à cette lutte de définition que participe activement Dick May, qui a un parcours particulièrement révélateur de la fraction de la petite bourgeoisie intellectuelle qui, dans la deuxième partie du XIX^e siècle, se passionne pour les questions sociales.

Les origines sociales et culturelles de Jeanne Weill ne sont pas sans rappeler celles d'Émile Durkheim : sa famille est originaire de l'Est de la France, son père est un rabbin respecté⁵. Athée, elle se construit, elle aussi, contre la figure écrasante de son père⁶, mais, née fille, elle ne bénéficie pas de l'Université comme moyen d'échapper à la religiosité familiale pour se réaliser intellectuellement, contrairement à son frère cadet Georges qui devient un brillant historien du mouvement social et des idées républicaines⁷. Selon les *Carnets* encore inédits de celui-ci, Jeanne « a été de beaucoup la personne la plus remarquable de (sa) famille. Elle joignait une intelligence universelle, un sentiment artistique passionné, à une activité débordante qui lui permit de mener de front les besognes les plus variées. De très bonne heure elle avait rêvé de devenir écrivain et poursuivit, avec des lectures abondantes, des

³ Cf., par exemple, BESNARD, 1979 ; KARADY, 1979 ; MUCCHIELLI, 1995. Le catalogue des éditions Félix Alcan ou le sommaire de *l'Année sociologique* sont également des indices objectifs de la diversité disciplinaire et thématique de la science sociale à cette époque.

⁴ KARADY, 1979, 66.

⁵ Jeanne Weill est née en 1859 à Alger où son père, Michel Aaron Weill, occupe depuis 1846 le poste de grand rabbin du Consistoire d'Algérie. Né en Moselle en 1814 et formé à l'école rabbinique de Metz, le père de Dick May est un lettré à l'imposante bibliothèque qui lui transmettra ses deux principales ressources : le goût de la littérature et un solide réseau relationnel. La famille Weill quitte l'Algérie en 1863 et revient s'installer à Sélestat, dans l'Est de la France. Après la défaite de Sedan, ayant « choisi la France », elle est contrainte de déménager à nouveau et finit par se fixer définitivement à Paris en 1885.

⁶ En ce qui concerne Durkheim et son père, cf. LACROIX, 1981, 128-158.

⁷ Georges Weill, 1865-1944, élève d'Ernest Lavisse, agrégé d'histoire en 1886, docteur en histoire en 1892 avec une thèse sur le saint-simonisme. Professeur à la faculté des lettres de Caen de 1906 à 1935. Cf. ses ouvrages publiés en bibliographie.

essais nombreux de nouvelles et de romans »⁸. En 1889, juste après la mort de son père, elle se lance dans une carrière littéraire et semble obtenir rapidement un début de réussite : « en 1892 le nom de Dick May commence à être connu dans les bureaux de rédaction »⁹. L'adoption d'un pseudonyme masculin pour les femmes écrivains, encore très courante à l'époque, est la conséquence du peu de légitimité qu'elles pouvaient avoir dans ce milieu, aussi bien dans l'esprit de leurs collègues que des lecteurs¹⁰. On ne connaît pas les raisons du choix de ce pseudonyme à consonance américaine, qui lui donnait une tonalité moderne. Peut-être a-t-elle choisi le prénom « Dick » en référence à Dickens, pour évoquer le style du roman populaire inspiré des faits divers (*dick* signifie en anglais « détective ») ou encore par une autodérision que l'on rencontre fréquemment sous sa plume (*dicky* désigne un petit oiseau ou une chose défectueuse – Jeanne Weill était physiquement très fluette) ; le choix du nom « May » est encore plus obscur. Elle écrit en 1898 un roman, *l'Alouette*, puis une pièce de théâtre, *Mère* qui sera jouée une dizaine de fois en mars 1911 au théâtre national de l'Odéon. Il semble que cette production littéraire, relativement abondante, ne lui ait pas offert de forts revenus, son modeste train de vie¹¹ étant principalement assuré par son salaire de Secrétaire générale des écoles de sciences sociales qu'elle dirige. Le style de ses œuvres révèle un caractère quelque peu exalté, sujet à l'emphase caractéristique de l'époque et non dénué de sentimentalisme, dans le ton des romans à succès d'Henry Bordeaux, ses thématiques s'inscrivent dans son milieu social d'origine, la petite bourgeoisie intellectuelle, bien plus que dans le monde ouvrier. Néanmoins cet accès au monde intellectuel par la littérature va durablement structurer son rapport à la science sociale, notamment par sa proximité avec des personnalités socialisantes comme Charles Péguy¹² ou par son admiration pour le romancier conservateur Paul Bourget, qui se voulait le théoricien du roman psychologique¹³.

Malgré la découverte, lorsqu'elle aurait eu à vingt ans, de son cousinage par sa mère avec Karl Marx¹⁴, Dick May ne semble pas s'être particulièrement intéressée à la question sociale jusqu'en 1893. Sans doute a-t-elle subi l'influence alors dominante du roman réaliste à caractère social¹⁵, très certainement a-t-elle eu l'écho du succès

⁸ Ces carnets ont été rédigés en 1938, peu après son départ à la retraite. Les passages concernant Jeanne Weill m'ont aimablement été communiqués par Patrick Dombrowsky, ancien directeur d'études à l'École Supérieure de Journalisme de Paris, une des institutions héritières des écoles de Dick May.

⁹ *Carnets de Georges Weill*, 1938. Elle publie des nouvelles et des feuilletons in *Illustration*, *le Temps*, *le Journal des Débats*, *la Liberté*, dont certains sont repris en volumes comme *L'Affaire Allard* et *Le Cas Georges Arrel*, en 1892.

¹⁰ THIESSE, 2000, 194.

¹¹ Sa nièce se souvient que Dick May se faisait prêter des robes par de grands couturiers lorsque des « soirées » étaient organisées à l'École (renseignement communiqué par P. Dombrowsky).

¹² *Les Cahiers de la Quinzaine* seront hébergés un temps à l'École des Hautes Études Sociales et par la suite Charles Péguy sera régulièrement sollicité par Dick May pour lui rendre des services d'ordre matériel.

¹³ Sur Paul Bourget, « romancier sociologue », cf. SAPIRO, 2004a, 103-106.

¹⁴ Ce lien de parenté (par sa mère) lui avait jusqu'alors été caché par sa famille, peu désireuse de revendiquer cette proximité politiquement encombrante. Ce prestigieux cousin a dû l'inciter à s'intéresser au socialisme tandis qu'elle constatait déjà dans le même temps le peu d'endroits où l'on puisse s'initier aux sciences sociales naissantes : « Je me procurai le Capital et le dévorai. Les idées du cousin ne manquèrent pas de m'inquiéter. Je voulus les contrôler en m'instruisant de ses sujets : les moyens d'instruction manquaient » (DOMBROWSKY, 2000, 88).

¹⁵ Sur la « littérature panoramique » et l'intérêt des romanciers pour les questions sociales sous la monarchie de Juillet, cf. LYON-CAEN, 2002, qui cite notamment ROSANVALLON, 1998, 288 : « Bien avant que ne soit formulé le projet plus scientifique d'une physique sociale, c'est à travers la littérature et l'essai

auprès de « l'opinion intellectuelle » des enquêtes sur le monde ouvrier, comme celles de Louis René Villermé, qui ont été largement commentées dans la presse d'opinion¹⁶. Mais son intérêt passionné pour la science sociale commence véritablement au début des années 1890, après être entrée au service du Comte de Chambrun.

Joseph-Dominique-Aldebert Pineton, comte de Chambrun (1821-1899), est un ancien député de la Lozère, propriétaire des cristalleries de Baccarat, un patron aristocrate, catholique, sensible aux idées de justice sociale qui fut notamment en relation avec Tocqueville et Le Play¹⁷. Ce riche philanthrope se pique d'art, de littérature et de politique. Il commande des sculptures religieuses (comme « la Foi, l'Espérance et la Charité » à Eugène Guillaume), publie des articles et des essais historiques et politiques. Aveugle depuis 1880, il fait venir chez lui dans son hôtel de Paris ou dans sa résidence de Nice des jeunes professeurs, qu'il appelle ses « conférenciers »¹⁸. Ayant vraisemblablement connu le rabbin Michel Weill dans l'Est de la France alors qu'il gérait les affaires des cristalleries de Baccarat, il prend Jeanne Weill à son service en 1889 et lui demande notamment de rassembler et de présenter un recueil des réactions de la presse à ses publications¹⁹. C'est ainsi que Dick May obtient la confiance du Comte et entre dans son réseau qui est d'autant plus étendu qu'Aldebert de Chambrun est un mécène généreux et influençable.

Durant une nuit de maladie en 1891, Chambrun, selon ses propres termes, « se convertit à l'économie sociale »²⁰, celle-ci étant entendue dans une perspective leplaysienne. Il n'aura dès lors de cesse de créer des institutions assurant son développement : financement de chaires d'économie sociale à l'École libre des sciences politiques, à la Faculté de droit et à la Sorbonne, mécénat de l'Alliance coopérative internationale de Charles Gide, création de prix récompensant les initiatives améliorant le sort des ouvriers, fondation en 1894 du Musée social, etc. Chambrun cherche également, sans succès, à rassembler une partie du patronat autour des idées coopérativistes qu'il tente d'inscrire dans le courant naissant du catholicisme social. « Nous sommes par opposition à la vieille économie politique, la nouvelle économie sociale ; au lieu du produit, le producteur, au lieu de la matière, l'homme »²¹. Cette « conversion » en entraîne une autre, celle de Jeanne Weill qui jusqu'alors semble plutôt s'être consacrée à la littérature. En novembre 1893, elle est chargée par Chambrun de prendre contact avec Ernest Lavisse, alors directeur de la Faculté d'Histoire à la Sorbonne pour le financement d'une chaire d'économie sociale²². Comme l'a montré Christophe Charles, au moment où les conditions d'entrée dans les carrières littéraires se durcissent, les auteurs tentent de diversifier

que se cherchent des principes d'intelligibilité ». Cf. également les *Carnets d'enquêtes* d'Émile ZOLA (1986).

¹⁶ KARADY, 1979, 66.

¹⁷ BLUM, 1998, 28-29.

¹⁸ Parmi ceux-ci, Georges Weill (Lettre du 16 mai 1894 à Ernest Lavisse, BNF, NAF 25169 f. 34).

¹⁹ *Le Comte de Chambrun, ses études politiques et littéraires, comptes rendus de la presse*, Paris, C. Lévy, 1889.

²⁰ « J'ai donc fait vœu d'économie sociale, me trouvant sur le grabat, et sur le pire des grabats de ma vie entière, le 25 janvier 1891. Que je fasse encore une bonne action avant de mourir ». Archives du Musée social, cité par BLUM, 1998, 34.

²¹ Lettre à Mabileau du 7 mars 1898, Archives Musée Social, citée par BLUM, 2004, 35.

²² Lettre de Dick May à Ernest Lavisse du 21 novembre 1893, BNF, NAF 25159 ff. 371-372.

leur production ou de se reconvertir dans des activités paralittéraires²³. Très vite, Dick May comprend que la science sociale peut lui donner un accès à une vie publique que les Lettres peinent à lui offrir, notamment par le biais de son enseignement²⁴.

Dans une lettre du 26 février 1894 à Ernest Lavisse, où elle exprime un certain ressentiment vis-à-vis de la condition étudiante qu'elle n'a pas pu connaître, Dick May présente pour la première fois de manière complète son projet d'enseignement social :

« Monsieur,

Voici ce que je voulais dire :

Je crois qu'on pourrait édifier une jeune Sorbonne à l'ombre de la grande Sorbonne, et qu'elle pourrait avoir une action pacificatrice en propageant une action éducatrice, ou qui devrait l'être ; je crois que notre état actuel est avant tout un état moral, et que la « crise » dont on parle beaucoup, sans s'expliquer sur ce qu'est une crise, est avant tout une question d'éducation.

Nous sommes très mal élevés. Nous sommes mal élevés par la famille, par les établissements d'instruction, par le livre, par le journal, par l'image, par le théâtre, par la tribune, et surtout par le sentiment excessif des droits auquel pour aucune classe de la société ne correspond plus le sentiment des devoirs. Les étudiants qui sont en insurrection perpétuelle, contre les privilèges, ne se rendent même pas compte qu'ils sont en possession d'un privilège de luxe : l'instruction, et il ne semble pas qu'ils aient jamais eu l'idée de partager avec la masse des ignorants, qui pèchent par ignorance, et des demi-ignorants, dont l'école primaire a faussé le jugement. (...).

Il y aurait beaucoup à faire. Il faudrait établir dans tous les quartiers de Paris – et plus tard en Province, l'expérience faite ici – des conférences du soir et du dimanche pour les ouvriers. Il faudrait chercher les ouvriers chez eux, au lieu de les faire venir sur des points d'ordre, où d'ailleurs ils ne viendraient pas. (...) Il ne faudrait pas faire des conférences de sociologie, parce que les étudiants ne savent pas ce que c'est que la sociologie, et que les ouvriers s'imaginent trop le savoir. Les étudiants repasseraient aux ouvriers l'enseignement qu'ils reçoivent, et que les ouvriers comprendraient très bien, parce que leur imagination est plus prompte que leur raisonnement, et que l'enseignement supérieur est plus accessible que l'enseignement primaire à l'imagination. Des conférences d'histoire et de littérature, pour ne parler que de la Faculté des Lettres, pourraient ouvrir, et cela n'est pas méprisable, une concurrence aux tavernes ; on n'a jamais tenté de divertir par des lectures de grands écrivains toute une population qui a naturellement le goût de l'art, et pour qui Victor Hugo n'est qu'un nom et un enterrement (...). Je crois aussi que répandre la jeunesse studieuse dans la masse des travailleurs serait un moyen de rapprocher les parties, de mettre un terme à cette faction tragi-comique que les deux moitiés de la France montent l'une en face de l'autre, sur les bords d'un fossé sans pont ».

Cette lettre-programme synthétise assez justement la correspondance qu'adresse Dick May, à partir du mois de novembre 1893 jusqu'à l'été 1894, à celui qui allait devenir le réformateur de l'Université française avec la loi Poincaré de 1896. On y retrouve une certaine frustration vis-à-vis de la condition étudiante, ainsi que le goût de la formule saisissante et le volontarisme qui caractérisent tout autant la romancière que la future créatrice de l'École des Hautes Études Sociales.

²³ CHARLES, 1990, 51.

²⁴ BNF, NAF 25159 f. 375-378.

Deux tentatives de fonder un enseignement social populaire : le Musée social et le Collège libre des sciences sociales

À partir de ce moment, ayant trouvé une cause à sa mesure, Dick May tente de passer du statut de « secrétaire » à celui d'« entrepreneur de réformes », selon les termes proposés par Christian Topalov²⁵. S'appuyant sur la fortune et le réseau de Chambrun, elle commence à gagner des positions d'influence dans le champ intellectuel naissant en encourageant l'idée du Comte de faciliter l'enseignement de la science sociale. Il n'est pas possible de détailler ici les stratégies déployées par Dick May au sein du groupe de réformateurs qui gravite autour du riche philanthrope (E. Cheysson, A. Delaire, E. Rostand, E. Boutmy...) mais on peut raisonnablement penser, à la lecture de la correspondance reçue par Ernest Lavisse, qu'elle a fortement appuyé, sinon avancé, l'idée du Musée social pour ensuite tenter de lui donner une mission d'éducation populaire. Chambrun nomme Dick May « Directeur de la publicité »²⁶ du Musée social, pense même à fonder un journal ou une revue qui lui soit attaché, mais Dick May se fait marginaliser au sein du projet, vraisemblablement par Émile Cheysson et Robert Pinot, deux personnalités clairement situées au pôle libéral et patronal du champ réformiste²⁷. Désormais très critique par rapport au Musée Social qui est inauguré en grande pompe en 1895²⁸, Jeanne Weill s'écarte du Comte, et poursuit son projet d'enseignement social dans un autre institut, le Collège libre de sciences sociales. Toujours est-il que, durant ces deux années, 1893 et 1894, en étant une des représentants officiels du Comte dont elle était alors très proche²⁹ auprès des différentes institutions avec lesquelles il traitait, Dick May s'est fait connaître dans les sphères dirigeantes du monde politique et universitaire, augmentant ainsi considérablement son capital social.

Pour Dick May, la science sociale doit sortir des sociétés savantes et des cénacles bien pensants pour être divulguée au plus grand nombre. Plus encore qu'une science, il s'agit pour elle d'un enseignement, d'une vision nouvelle et transformatrice du monde : « l'idée (de créer le Collège libre des sciences sociales) fut le résultat d'une

²⁵ TOPALOV, 1999, 398-406.

²⁶ Lettre du 15 juin 1894 du Comte de Chambrun à E. Lavisse, BNF, NAF 25169, f. 346. On dirait aujourd'hui « Directeur de la communication ».

²⁷ Sur Émile Cheysson, cf. TOPALOV, 1999, en particulier les pages 254 et 387-388 ; sur Robert Pinot, *ibid.*, 411-412.

²⁸ « Le musée social (...) donne des conférences et, semble-t-il, ne songe point à organiser un enseignement. Les conférences sont des monographies orales, exposées dans un esprit « essentiellement documentaire », par le monographiste, à un auditoire trié, avec prudence, dans les groupes constitués de la coopération régulière et dans certaines catégories d'étudiants bien pensants. Exposition d'érudition spéciale, dans un milieu de luxe, pour un public adapté, les conférences du Musée social se tiennent jusqu'ici à côté de ce que nous avons appelé l'enseignement social » (MAY, 1896, 39-40). Pour une présentation plus complète du Musée social, cf. HORNE, 2004 et sur les relations de Dick May avec le Musée social, PROCHASSON, 1998.

²⁹ Jeanne Weill écrit à Ernest Lavisse que « M. de Chambrun, qui est la seule personne au monde à qui je puisse tout dire de ce que je pense et de ce que je rêve » (Lettre du 22 août 1894, BNF, NAF 25169 f. 402) Tandis que le Comte écrit le 9 mai de la même année à Jeanne : « Je ne suis nullement un mécène, je suis un sociologue, ce qui est différent du tout au tout. Cependant, puisque j'ai aimé l'art et que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, en léguant mon hôtel pour un musée social universel, je puis vous autoriser, par préciput et hors part, à y prendre par exemple ce grand meuble à gravure que vous connaissez et aimez, ou quelques autres choses encore » (BNF, NAF 25169 ff. 339-340).

émotion personnelle, soulevée par la soudaine découverte de la grande iniquité sociale, – d'un goût personnel pour les essais de réparation sociale, – d'une passion malheureuse pour la métaphysique de ces essais, – et d'une curiosité appliquée à la recherche d'une science, d'une méthode et d'une pratique réparatrices »³⁰. Selon Henri Hauser, elle fut la cheville ouvrière de cette nouvelle institution, fondée par Théodore Funck-Brentano, avec notamment Charles Seignobos et Georges Sorel, et en devient la Secrétaire générale³¹. Le Collège, qui ouvre ses portes en décembre 1895 rue de Tournon, près de la place de l'Odéon, lui permet de réaliser la première étape du projet qu'elle continuait de détailler l'année précédente à Ernest Lavisse :

« Notre enseignement supérieur français et je vous prie de prendre ces explications en patience, dans son organisation actuelle me paraissait incomplet par les deux bouts. Probablement parce que je le connais très mal, il me paraissait pécher par la pénurie des spécialités et par le défaut d'une fin générale. (...) Quant à la généralisation des études supérieures, je la supposais réservée à une future Faculté de Sociologie. Il me semblait que la marche de la vie morale et sociale menait à la constitution de cet enseignement – qui, d'ailleurs, n'avait rien de révolutionnaire puisqu'il pouvait prendre à chacune des Facultés actuelles quelques-unes de ses matières, et, par économie, quelques-uns de ses professeurs. En prenant par exemple à la Faculté des Lettres les cours d'histoire et de psychologie des sociétés, des cours d'éducation, d'esthétique appliquée à l'éducation ; et ainsi de suite pour les trois autres, un ensemble se formait par des voies à peu près naturelles ; et cet ensemble aboutissait logiquement à l'enseignement terminal de la sociologie, ou, pour éliminer ce mot fâcheux, de la science, ou théorie, des sociétés. C'est ce que nous avons de mieux à mettre en ce moment à la place de la théorie de Dieu »³².

Pour divulguer cette nouvelle « théologie laïque », le Collège libre des sciences sociales ambitionne de dispenser un enseignement complet et systématique des « sciences sociales ». Les cours et conférences sont très variés, représentatifs des contours larges d'une science qui n'a pas encore un corps de méthodes précises et qui demeure fortement reliée aux idées politiques.

Sans vouloir être exhaustif, citons dans la « première section » intitulée « Enquête, statistique et histoire » les cours de « Statistique du travail et de la richesse », « Démographie » (par Jacques Bertillon, le frère de l'anthropométriste), « Procédés monographiques d'enquêtes » (par Pierre du Maroussem, docteur en droit et disciple de le Play, très influent à la Société d'Économie Sociale), « Méthode historique appliquée aux sciences sociales » (par Charles Seignobos), « Histoire des doctrines et de la législation sociales depuis la Révolution » (par Francis de Préssensé, alors rédacteur au journal *le Temps*), « Histoire des doctrines révolutionnaires ». La « deuxième section » est intitulée « Doctrines et applications sociales » et comprend des cours sur Comte, Le Play et Marx (assurés par des spécialistes ou des disciples), un cours du socialiste non marxiste Charles Andler sur les « Doctrines sociales allemandes », un cours d'économie politique (donc libérale) assuré par l'ancien ministre libéral Yves Guyot (alors rédacteur en chef du *Journal des Débats*), un cours intitulé « Socialisme théorique », assuré par Gustave Rouanet, député socialiste de Paris, un cours de « Sociologie catholique », par l'Abbé de Pascal, docteur en théologie.

³⁰ MAY, 1911, 1-2.

³¹ PROCHASSON, 1998, 48.

³² Lettre du 22 août 1894 de D. May à E. Lavisse (BNF, NAF 25169, f.402).

Les « applications sociales » concernent « l'Hygiène sociale », « l'Assistance et la prévoyance sociale », les « Principes de la colonisation » (par M. De Lanessan, ancien gouverneur général de l'Indochine) « les Bourses », « Législation ouvrière et industrielle comparée ». Des militants ouvriers viennent également parler de l'organisation ouvrière en France (les syndicats) et des associations ouvrières de production (les coopératives) ³³.

Cet éclectisme, bien que représentatif de l'indéfinition de la science sociale qui se décline alors entre psychologie sociale, physiologie philanthropique, sociologie, économie politique, économie sociale et théories socialistes, est aussi pour Dick May une façon de dépasser la conception leplaysienne de la science sociale qui lui semble trop marquée par le saint-simonisme et le paternalisme. Elle s'amuse des lettres reçues en novembre-décembre 1895, au moment de l'ouverture du Collège, et qui lui reprochent un programme semblable à une « collection d'enseignements épars, symétriques ou excentriques » : « Économie politique ? Socialisme doctrinaire ou chrétien ? Comte ou Le Play ? Intervenants catholiques, francs-maçons, positivistes, anticléricaux ? » ; « Vous vous prétendez indépendants et non socialistes, mais vous les accueillez sous leurs deux variantes, confessionnelle et révolutionnaire, socialisme de *la Petite République* ou socialisme des Encycliques » ³⁴. Prenant à contre-pied la critique, Dick May revendique d'abord cette diversité et affirme chercher l'unité de la science sociale non pas par sa méthode mais par son objectif final : « L'enseignement social comprend – selon moi – tout ce qui détermine ou constitue la situation, les droits et les devoirs de l'homme vivant, ou destiné à vivre en société » ³⁵. Elle souhaite donc que « l'enseignement social cesse de s'isoler dans les chapelles où se débrouillent des terminaisons absconses entre initiés. (...). Il entre dans la conception générale de l'enseignement. Il en constitue la partie haute et véritablement "supérieure". Le jour où l'enseignement social serait organisé autrement que par une série d'essais fragiles ou isolés, ses limites seront précisées d'avance, et son rôle défini clairement : l'enseignement social aura mission de créer l'éducation générale à côté de l'instruction classique ou professionnelle ; elle unira par leurs parties supérieures toutes les divisions du travail scolaire ; il les associera dans une préparation commune et solidaire au travail social » ³⁶. Il s'agit, par l'enseignement, de participer à la définition de la discipline mais surtout de lui donner une fonction sociale précise, celle d'un nouveau « catéchisme républicain » qui permettrait de mettre fin à l'anomie qui menace la société.

Cependant, les élèves n'affluent pas dans les salles de cours : 80 inscriptions régulières sont prises par des étudiants venus de l'Université de Paris, de l'École normale, de l'École des Chartes, de l'École libre des Sciences politiques et des autres écoles parisiennes. 15 autres inscriptions seulement sont prises par des personnes qui ne sont pas déjà étudiantes. Sur cette petite centaine d'inscrits, Dick May compte une vingtaine d'élèves assidus auxquels elle ajoute une autre centaine d'auditeurs libres à la participation aléatoire. Des tensions traversent l'équipe dirigeante du Collège, que vient aviver l'affaire Dreyfus : « L'arrêt de Rennes, qui devait clore l'« incident », n'avait réussi qu'à bouleverser les consciences et à surchauffer les passions. Les

³³ MAY, 1896.

³⁴ *Ibid.*, 61 et suiv.

³⁵ *Ibid.*, 1.

³⁶ *Ibid.*, 2-3.

réactions de l'extérieur contribuèrent probablement, autant que quelques petites ambitions de couloir, à déterminer une scission, qui était dans la nature des choses »³⁷. Mais, plus fondamentalement, Dick May cherche à développer un enseignement libre et populaire, à la fois de qualité et accessible à tous (en le rendant par exemple gratuit pour les boursiers de l'Université et des établissements libres), ce qui n'est pas chose facile pour une école privée, même si elle reçoit quelques subventions publiques. Étant chargée de recruter des conférenciers³⁸, elle aura continué d'alimenter son carnet d'adresses qu'elle va pouvoir réinvestir dans une autre entreprise où elle détient, cette fois-ci, la direction.

L'École des Hautes Études Sociales, un succès dans le sillage des Universités populaires

À partir de 1899, Dick May quitte progressivement le Collège et fonde l'École des Hautes Études Sociales (EHES) qui ouvre en novembre 1900 rue de la Sorbonne, réalisant toujours un peu plus son rêve d'une « jeune Sorbonne à l'ombre de la grande Sorbonne »³⁹. La nouvelle école est soutenue par des notoriétés du monde intellectuel : Émile Boutroux, philosophe influent à la Sorbonne, en est le président ; la direction revient à Émile Duclaux, le directeur de l'Institut Pasteur, un dreyfusard qui est aussi un partisan du mouvement des Universités populaires (il sera remplacé en 1902 par Alfred Croiset, le doyen de la faculté des lettres de Paris). Parmi les administrateurs, on trouve l'éditeur Félix Alcan et Georges Sorel.

L'EHES, qui ne délivre pas de diplôme mais propose des conférences, tente de conjuguer excellence de l'enseignement et ouverture à un public assez large : par exemple, les cours de pédagogie sont dispensés le jeudi pour permettre aux instituteurs d'y assister. Même si, dans un contexte post-affaire Dreyfus, on trouve plus de « personnalités de gauche » qu'au Collège, le programme apparaît tout aussi éclectique : cours de morale, de vie politique, d'organisation familiale, des études de la religion « dans ses rapports avec la société » (dispensées par Th. Reinach), une initiation à l'hygiène scolaire et à la pédagogie physiologiste, des cours de philosophie. Georges Weill dispense un cours sur les doctrines sociales sous le second empire, V. Pareto un cours d'économie politique pure tandis que Charles Gide y défend l'économie coopérativiste. Les théories sociales de l'Église sont évoquées par le Père Maumus, tandis que Millerand aborde la législation du travail. La « section politique » est très ouverte, avec Joseph Reinach, Raymond Poincaré, Pierre Baudin, Marcel Sembat... Les « Questions actuelles », semblent avoir un fort succès public : sous forme de conférences contradictoires elles abordent les questions ouvrières (avec des syndicalistes, des chefs de service du ministère du Travail, des économistes), celle de la grève (avec également des professeurs de droit) ou de la colonisation.

L'éclectisme et la cohabitation des idéologies se veulent une nouvelle fois le garant d'un enseignement supérieur et régénérateur au sens où il dépasse les dogmatismes et les antagonismes sociaux ou politiques. « Dans la pensée de Duclaux,

³⁷ MAY, 1911, 4.

³⁸ Cf., par exemple, sa lettre du 30 septembre 1898 à Élisé Reclus où elle lui demande de faire « un cours de géographie appliquée aux sciences sociales, ou tout ce qu'il lui plaira » (BNF, NAF 22 914).

³⁹ Pour les détails, cf. PROCHASSON, 1985.

cette école était neutre, soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique, soit au point de vue social ; il n'y avait aucun inconvénient à ce qu'un socialiste y côtoyât des catholiques et des libres penseurs », explique Georges Sorel qui justifie ainsi sa participation au Conseil d'administration de l'École⁴⁰.

Le fonctionnement de l'EHES, son succès, sa place dans le champ de l'enseignement supérieur, où elle tente de s'opposer à l'École libre de sciences politiques d'Émile Boutmy en formant les cadres du mouvement ouvrier et républicain plutôt que l'élite politique et administrative de la bourgeoisie, ont déjà été bien étudiés par Christophe Prochasson⁴¹. Cette volonté « d'aller au peuple » qui s'est manifestée dès 1893 selon des voies proches de celles de la Société des visiteurs⁴² et des Universités populaires est une constante de l'action de Dick May et sans doute la conséquence d'un certain ressentiment social dû à sa condition de femme provinciale relativement démunie. En 1898, reprenant une idée d'Ernest Lavisse et en l'étendant au monde du travail, elle propose de créer des « Bourses de voyages » pour les ouvriers : « Je demande que les ouvriers soient aidés à voyager, à un moment de leur vie, sous des conditions à définir, comme sont aidés à voyager, à un moment analogue, sous des conditions déterminées, les « bourgeois » et les enfants de bourgeois (je prends le terme : *bourgeois*, au sens où l'a poussé l'usage). (...) Car le progrès continu sera, sur ce point, d'ouvrir l'accès du globe et de révéler le monde au plus grand nombre de Français, sans exception de métier, qui feront foi de la double préparation nécessaire pour se débrouiller, sur un point quelconque du globe, hors de la tutelle nationale, et pour lire avec intelligence ce livre éternellement neuf que l'univers déploie devant l'humanité »⁴³.

Comme on peut le constater à travers ses écrits, Dick May n'a en rien un esprit scientifique et rigoureux. Son recours au vocabulaire des sciences sociales est plutôt rhétorique et idéologique, le progrès et la République devant remplacer, dans la société du XX^e siècle, Dieu et la religion. Ce qui lui importe, ce n'est pas de participer à la découverte de la vérité scientifique, qui lui arrive d'ailleurs parfois de mettre en doute, mais de contribuer aux transformations des cadres de perception et de jugement de ses contemporains, de remodeler le « sens commun » de son époque. Ainsi, de même qu'elle s'efforce de sensibiliser les instituteurs des écoles de la République à la « science sociale », Dick May entreprend d'investir un autre canal de l'éducation du peuple, la presse, par le vecteur de la formation des journalistes.

Former des journalistes pour éduquer leurs lecteurs

« L'Affaire » avait, une fois encore, montré l'influence de la presse dans la société française. Dick May, qui publiait régulièrement ses feuilletons dans les journaux, avait été aux premières loges de ce conflit médiatique. Aussi, quand, en 1899, elle fonde sous les hospices du Collège une École de Morale (destinée plus particulièrement aux instituteurs et aux cadres des organisations ouvrières), Dick May

⁴⁰ Lettre du 8 janvier 1906 de Georges Sorel à Hubert Lagardelle, citée par PROCHASSON, 1985, 32.

⁴¹ PROCHASSON, 1985.

⁴² Cf. l'article de Sandra Dab in TOPALOV, 1999, 219-235. On retrouve dans cette association caritative et républicaine plusieurs proches de Dick May et de l'EHES : Alfred Croiset, François Simiand, Charles Gide, Francis de Préssensé, Félix Alcan.

⁴³ MAY, 1898, 467-469.

songe immédiatement à lui adjoindre son corollaire, une École de Journalisme, toujours dans l'idée de diffuser et populariser la science sociale au plus grand nombre. L'intention prosélyte est la même et s'inscrit dans un plan d'ensemble de vulgarisation de la discipline nouvelle. Devant le succès rapide de ces deux filières, elle s'écrit en 1899 « D'ici à dix ans, nos étudiants auront couvert la France de missions laïques et transmis jusqu'au fond des provinces notre parole de vérité »⁴⁴.

À la fin du XIX^e siècle, le monde de la presse subit d'importantes transformations, souvent vécues sur le mode de la crise, du fait, d'une part, de son industrialisation et du triomphe des journaux populaires à un sou⁴⁵ et, d'autre part, de la révélation de la vénalité de la presse d'opinion et de sa connivence avec le personnel politique (en particulier avec l'affaire des chéquards de Panama à partir de 1892)⁴⁶. Un nouveau style de journalisme, moins doctrinal, privilégiant le reportage, l'entretien et le fait divers s'impose face à l'ancien modèle politique et littéraire. Depuis ses origines particulièrement hétéronomes, le champ journalistique doit en outre s'adapter aux récentes transformations politiques : le personnel politique de la Troisième République a moins besoin d'une presse élitiste et « censitaire » que d'une presse qui s'adresse à tous les électeurs du suffrage universel masculin, tandis que, avec le ralliement de l'Église à la République et le renforcement d'un courant socialiste parlementaire et réformiste, un consensus se forme autour d'une relative dépassionalisation de la lutte proprement politique pour déplacer l'intérêt sur les questions de morale ou de citoyenneté⁴⁷. Les journalistes doivent donc reconsidérer leur fonction et leur place dans la société, ce qui se traduit par de nombreux débats dans les revues et journaux⁴⁸. En créant une formation au métier de journaliste, Dick May entend donc participer à ces débats et répondre aux préoccupations éthiques qui s'expriment dans la profession.

« L'école de Morale répondait à un besoin ; l'École de Journalisme parut l'expression d'un devoir. Les polémiques furieuses de l'Affaire rappelaient à un grand nombre de mémoires des campagnes vénales du Panama. Des mercenaires ou des pirates, embusqués dans des feuilles de chantage, détroussaient moralement les passants désarmés. Le mensonge devenait une élégance. L'injure ne se distinguait plus que par sa grossièreté. Sauf, bien entendu, d'éclatantes exceptions, – à l'heure même où la démocratie, cherchant la notion du juste, prenait conscience de sa souveraineté, la presse, échappant aux compétences pratiques, tendaient à devenir un repaire d'apaches et de déçavés. La fondation de l'École de Journalisme, en novembre 1899, fut une tentative heureuse, je crois, dans son principe, de rééducation morale et professionnelle »⁴⁹.

⁴⁴ Lettre du 8 avril 1899 de Dick May à Eugène Fournière, cité par PROCHASSON, 1985, 24.

⁴⁵ Au tournant du siècle, le tirage de la presse d'opinion stagne ou baisse tandis que le *Petit Journal* et le *Petit Parisien* atteignent chacun le million d'exemplaires parisiens. Cf. DELPORTE, 1999, 43-78 ou la synthèse de CHARLES, 2004, 155 et suiv.

⁴⁶ MOLLIER, 2001, 123-138.

⁴⁷ C'est pour ces raisons que les guesdistes et les socialistes révolutionnaires ont d'abord refusé de prendre position à propos du capitaine Dreyfus, avançant qu'elle concernait la bourgeoisie et qu'elle détournait le peuple de sa propre émancipation.

⁴⁸ Par exemple, en juin 1897, le républicain Pierre Baudin écrit dans la *Revue politique et littéraire* (la « *Revue bleue* ») que le journaliste doit faire « œuvre de santé morale et de vérité » pour faire naître une « humanité meilleure », ceux qui ne croient pas à l'épanouissement « du sens critique et du sens moral de la masse » ne peuvent se prévaloir, pense-t-il, de la qualité de journaliste (DELPORTE, 1999, 127 et 132). Dans cette même revue, Henry Bérenger lance son fameux débat sur l'état de la presse et « l'américanisation » des journaux français, du passage d'un journalisme de « commentaires » à un journalisme de « faits ».

⁴⁹ MAY, 1911, 3-4.

Dick May fait cependant appel aux professionnels qu'elle connaît le mieux, c'est-à-dire ceux de la « grande presse parisienne », des journalistes reconnus de l'ancienne génération, au style « littéraire ». En mobilisant ses réseaux sociaux les plus immédiats, elle s'inscrit ainsi de fait dans une conception du journalisme influencée par le pôle conservateur du champ journalistique, des publicistes plus que des enquêteurs, ce qui va rentrer en contradiction avec son projet initial de réforme de la presse par le renouvellement social et pédagogique des jeunes journalistes. On trouve ainsi, parmi les premiers enseignants de l'école, Henri Fouquier (1838-1901), un chroniqueur célèbre qui signe dans plusieurs journaux de tendances bien différentes, du *Temps* ou du *Figaro* (républicains modérés) à l'*Écho de Paris* (droite nationaliste) ou le *Gaulois* (monarchiste), ou encore dans *Gil Blas* (feuille littéraire et d'échos, volontiers grivoise). Cette « plume » n'est pas toujours moralement exemplaire : en février 1888, il fait une critique louangeuse d'un obscur littérateur dans le *Gil Blas* contre la somme de 1 500 francs⁵⁰. Autre personnalité qui soutient activement l'école et y enseigne, Jules Clarétie (1840-1913) est journaliste au *Temps* et auteur de romans et de pièces de théâtre, administrateur de la Comédie Française, élu à l'Académie. Ce républicain pour qui « la chronique, c'est l'histoire en déshabillé » est un habitué des théâtres et des salons, de cette « frange incertaine où se côtoient la bonne société et son envers »⁵¹. Il fréquente par exemple (comme Jaurès) le salon de la marquise Arconati-Visconti (fille d'Alphonse Peyrat, un grand directeur de journaux des années 1860) qui est un des centres du dreyfusisme. Clarétie est en outre un des fondateurs de l'Association des journalistes parisiens en 1885, qui cherche à interdire la profession aux « amateurs »⁵². Parmi les autres représentants de cette presse « sérieuse » et doctrinale qui participent au lancement de l'école on trouve également Adolphe Brisson (*Annales politiques et littéraires*), Jean Cornély (monarchiste et dreyfusard⁵³, échetier au *Figaro*), Eugène Lautier (chroniqueur de politique intérieure au *Temps*).

Dans le milieu de la presse, l'initiative suscite l'indifférence ou la moquerie : *L'Illustration* du 22 juillet 1899 (dans laquelle a pourtant publié Dick May) annonce sous la forme d'une bande dessinée satyrique l'ouverture d'une école de journaliste qui « sera gratuite et ouverte aux personnes des deux sexes sans distinction d'opinion » auxquelles « les professeurs les plus qualifiés enseigneront le lancement des nouvelles à sensation, l'interview, l'instantané, la silhouette parisienne (soit à l'École, soit à la promenade), et l'escrime pratique, science sans laquelle le journaliste ne serait qu'un vulgaire littérateur ». Le ton est plus acerbe dans la livraison du 18 novembre 1899, au lendemain du premier cours d'Henri Fouquier : « M. Fouquier lui-même, maître en ce métier difficile, a trop d'expérience et de sagacité pour s'illusionner sur l'utilité d'une école qui ne peut faire que double emploi avec les divers établissements classiques, primaires, secondaires, supérieurs où l'on apprend l'orthographe, la géographie et l'histoire, et qui, d'autre part, ne saurait suppléer par

⁵⁰ MARTIN, 1997, 155.

⁵¹ *Ibid.*, 63.

⁵² Cf. son article in *Le Temps*, 13 février 1885 : « Ce qui nuit surtout [au journalisme] ce ne sont pas les journalistes de profession, ce sont les journalistes de rencontre, les journalistes qui ne journalisent pas. La presse est une institution trop puissante, trop utile – trop dangereuse aussi – pour que les journalistes n'éprouvent pas enfin le besoin de régulariser autant que possible l'état civil de ses adhérents ».

⁵³ BELLANGER, 1972, 322.

un enseignement théorique à l'éducation professionnelle qu'on n'acquiert que « sur le tas », comme disent les maçons, et en mettant la main à la pâte. Jusqu'à présent, en s'aventurant dans la carrière au petit bonheur, les apprentis de la presse n'avaient que des aspirations ; les élèves de la « boîte » spéciale – si toutefois elle a le temps d'en former, – en sortiront avec un mince bagage et des prétentions énormes. Et voilà pourquoi, je le crains, l'École des journalistes risque fort d'être une nouvelle succursale de la grande École des ratés ».

Malgré les critiques, l'École de Journalisme rencontre un succès immédiat, comme les autres sections de l'EHES à laquelle est adjointe en 1903 une école d'Art.

Effectifs de l'École des Hautes Études Sociales ⁵⁴

	École de Morale	École Sociale	École de Journalisme	École d'Art
1900-1901	42	62	47	-
1901-1902	89	80	63	-
1902-1903	150	83	73	-
1903-1904	135	113	91	196
1904-1905	185	140	126	226
1905-1906	170	155	133	301
1906-1907	259	130	126	215
1907-1908	200	142	140	241
1908-1909	160	195	169	292
1909-1910	186	215	222	310

Au début du siècle, Dick May est au sommet de son influence sur le nouvel espace scientifique et politique de la science sociale : Secrétaire générale de l'École, elle est en contact direct avec tous les auteurs qui se réclament de ce courant intellectuel à la fois scientifique et politique, elle dirige la « Bibliothèque Générale des Sciences Sociales » éditée par Félix Alcan, une collection qui publie les cours donnés à l'École ou des ouvrages de ses professeurs, et organise dans le cadre de l'exposition universelle de 1900 le premier Congrès international de l'enseignement social. Cet activisme gêne Émile Durkheim qui a une autre conception de la science sociale et qui a choisi une autre stratégie pour institutionnaliser la sociologie. Les deux personnalités s'opposent en particulier sur la question des Universités populaires et sur la façon d'enseigner la science sociale.

Dick May et Émile Durkheim, une concurrence institutionnelle

Dans le fond, la mission réformatrice et morale que Dick May attribue à la science sociale est alors partagée par tous les sociologues, y compris par Durkheim, dont l'influence est grandissante dans la discipline ⁵⁵. Mais si le positionnement politique et

⁵⁴ Tableau construit d'après MAY, 1911.

⁵⁵ On se souvient de la conclusion de sa thèse soutenue en 1893 sur *La division du travail social* (« Notre premier devoir actuellement est de nous faire une morale ») ou de sa fameuse maxime selon laquelle la sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle n'était que spéculative. Sur les visées morales de Durkheim, cf. également MERLLIE, 2004, 57-58.

les intentions d'Émile Durkheim et de Dick May sont très proches (opposition au socialisme révolutionnaire, proximité politique et idéologique avec le radicalisme et le solidarisme de Léon Bourgeois, avec une nuance plus « libéral-libertaire » pour Dick May et une inflexion plus étatiste pour Durkheim), ils divergent fortement sur les moyens de réaliser leurs objectifs et se trouvent objectivement en concurrence pour imposer leur modèle d'enseignement de la science sociale. Au delà de cette question, ils sont objectivement en lutte pour imposer une définition légitime de cette discipline et de son rôle dans la France de la Troisième République. Pour Durkheim, la constitution de la sociologie doit nécessairement passer par un souci constant de la rigueur scientifique et méthodologique et l'inscription durable de la discipline dans le monde académique. La publication en 1897 du *Suicide* qui présente un important corpus statistique, puis le regroupement autour de l'*Année Sociologique* de jeunes chercheurs lui permettent de réaliser le premier objectif. Comme cela a été montré et discuté par ailleurs ⁵⁶, la conquête des chaires universitaires par les durkheimiens a été moins couronnée de succès mais leur a permis de prendre quelques positions académiques. La stratégie de Dick May pour promouvoir un enseignement des sciences sociales est tout autre. Elle se méfie de toute forme d'élitisme et préfère se passer des institutions étatiques ⁵⁷ pour diffuser l'enseignement social au plus près de la population. Dans un premier temps, elle considère l'éclectisme théorique de la science sociale comme une force, voire même comme la preuve pratique de sa vertu conciliatrice tandis qu'une rigueur trop sévère risque de maintenir le nouvel enseignement dans « l'esprit de chapelles » qui lui semble si néfaste.

Dick May, qui n'a pas de formation scientifique autre que celle acquise au contact du comte de Chambrun, n'a pris que peu à peu conscience, et tardivement, de l'importance des travaux d'Émile Durkheim. Elle cherche à plusieurs reprises à prendre contact avec lui ⁵⁸ sans qu'il cède à ses propositions. Comme René Worms ⁵⁹, Dick May est pour Durkheim une amatrice, une « farceuse » qui discrédite plus qu'elle ne sert la discipline qu'il cherche à fonder.

May et Durkheim s'opposent en particulier durant l'été 1900 lors de l'Exposition universelle où deux congrès concernant l'enseignement des sciences sociales sont concurremment organisés, l'un par Dick May (le « Premier congrès de l'enseignement des sciences sociales »), tandis que l'autre obtient la participation de Durkheim (le « Congrès international de l'éducation sociale »). Dick May, qui fait

⁵⁶ Notamment par KARADY, 1979 et MUCHIELLI, 1995.

⁵⁷ Dans un mémoire remis en 1894 au Comte de Chambrun (NAF 25169, ff. 416-420), elle souhaite « la prise de possession de l'enseignement national par la libre initiative américaine, le rajeunissement des vieilles méthodes européennes ».

⁵⁸ Lettre de Durkheim à Marcel Mauss, probablement envoyée en avril ou mai 1899 : « Reçu en même temps une lettre de Dick May, toujours à propos de l'*Année*, exprimant le regret que je ne sois pas à Paris, "lacune qu'il ne dépend pas d'elle de combler". C'est ce qu'on appelle de la *Rützpe*. Mais c'est aussi une preuve que la vérité est en marche, comme dit l'autre », in BESNARD, FOURNIER, 1998, 215-216. Quelques mois plus tard elle le sollicitera, toujours sans succès, pour participer à l'EHES : lettre de Durkheim à Célestin Bouglé du 21 juillet 1900 : « Vous avez vu la nouvelle création de Dick May. Elle m'avait fait relancer par Alcan : ce qui me forçait de céder. Mais Alcan aidant, j'ai pu me dégager. Quelle farceuse et quelle humiliation de voir Boutroux se mettre à sa remorque » (Lettre citée par WEISZ, 1979 et publiée in *Revue Française de Sociologie*, 1976, 17, 2).

⁵⁹ Quatre ans avant la création de l'*Année Sociologique*, Durkheim justifiait ainsi son refus de publier dans la *Revue Internationale de Sociologie* de Worms : « Je ne puis collaborer à une revue dont le directeur n'a aucun titre scientifique ». Lettre du 18 juin 1894 à Marcel Mauss, *ibid.*, 34-35.

voter durant son congrès un changement de nom qui élimine le terme de « science »⁶⁰, veut promouvoir un enseignement social pratique, qui puisse être dispensé le plus tôt possible à l'école⁶¹ et qui aille au contact du peuple⁶². Proche de Charles Gide et de Georges Deherme, le président de la Coopération des Idées et le fondateur de la première Université populaire au Faubourg Saint-Antoine de Paris, elle se joint ainsi, dans le sens le plus volontariste, au mouvement des Universités populaires qui, après la crise de l'affaire Dreyfus, se donne pour but d'apporter les lumières de la science au monde ouvrier. Au contraire, suivant une stratégie de « l'investissement total » dans les sciences humaines comme une ressource pour s'imposer face aux très nombreux individus qui prétendent alors tenir un discours sur le monde social, Durkheim privilégie la conquête de positions universitaires solides. S'il pense, lui aussi, utile de divulguer les acquis de la sociologie au plus grand nombre, il propose de le faire de façon rigoureuse, par un enseignement suivi, méthodique, approprié au public « amateur » mais dispensé par des professionnels. Il critique sévèrement les Universités populaires : « Actuellement la plupart des Universités populaires ont le tort grave de manquer à la condition fondamentale de tout enseignement : la suite et l'unité de vues. Des conférences isolées, sans lien entre elles, y sont faites au jour le jour par les orateurs les plus disparates. (...) On ne peut qu'accroître ainsi cette déplorable confusion des idées dont nous souffrons et à laquelle il faudrait précisément porter remède »⁶³. Il propose donc d'annexer purement et simplement les Universités populaires à l'Université officielle⁶⁴, ce qui est une façon de privilégier l'autonomisation de la discipline par sa professionnalisation sur des bases académiques.

On ne peut cependant opposer totalement les deux congrès concurrents qui accueillent tous les deux quelques personnalités importantes des sciences sociales, comme Du Maroussem, P. Guieysse, Ch. Gide, Ch. Seignobos, F. Alcan..., même si on perçoit nettement dans celui où participe Durkheim la domination du solidarisme de Léon Bourgeois tandis que celui de Dick May laisse une très large place aux idées coopérativistes d'inspiration libertaire. Le Congrès organisé par Dick May a

⁶⁰ « Le Congrès de 1900 portait le titre de congrès de l'enseignement des sciences sociales. C'était un peu long pour l'usage courant ; lors de la création de la commission permanente, le terme : *enseignement social*, proposé par le projet français a été substitué sans discussion au terme : *enseignement des sciences sociales* » (MAY, 1901, III).

⁶¹ « Vœu n° 5 : Que, dans toutes les écoles publiques, l'économie sociale *solidariste* soit enseignée, en remplacement ou tout au moins concurremment avec l'économie politique *individualiste* » (*ibid.*, 6).

⁶² « Le congrès estime désirable : Que les rapports des intellectuels et du peuple ne soient pas complaisance, mais fraternité ; et fraternité active ayant pour but d'unir réellement le mouvement social et le mouvement intellectuel. Que les éducateurs prétendent moins imposer leurs programmes que répondre aux désirs et aux besoins des auditeurs, toujours préalablement consultés. Que l'éducation populaire prenne pour objet la diffusion de la culture générale et particulièrement de l'esprit scientifique. (...) Qu'on attire le moins possible le peuple par la conférence solennelle ou simplement amusante, pour employer des méthodes simples, plus familières et plus pratiques » (*ibid.*).

⁶³ DURKHEIM, 1901, 136-137.

⁶⁴ « Le meilleur moyen que cet enseignement satisfît à ces conditions serait que les Universités s'en saisissent et l'organisassent elles-mêmes. Tout les désigne pour ce rôle. Outre qu'elles sont essentiellement des corporations enseignantes, elles sont assez élevées au-dessus des conflits de classe pour pouvoir aisément gagner la confiance de la population ouvrière ; car elle se recrute dans toutes les classes. (...) Qu'au lieu donc de laisser leurs membres remplir leur devoir en ordre dispersé, elles prennent en main la direction du mouvement et que les Universités populaires deviennent des annexes et des dépendances des Universités proprement dites ! » (*ibid.*, 137).

également une perspective plus nettement internationaliste : cédant une fois de plus à son enthousiasme organisateur, elle propose d'accueillir à Paris, dans les locaux de l'EHES, les réunions du bureau d'une association internationale de l'enseignement social.

Lorsque Durkheim s'installe à Paris en 1902, il se montre moins rigide envers Dick May et devient membre en 1903 du Conseil de direction de l'EHES où il donne des conférences sur les « rapports de la sociologie avec les différentes sciences sociales et les disciplines auxiliaires » puis, en 1904-1905, un cours sur « les origines religieuses de la peine ». Il quitte l'EHES après sa titularisation à la chaire d'éducation de la Sorbonne en 1906, sans que l'on sache dans quelles conditions. Il est alors remplacé au conseil d'administration comme dans les salles de cours par René Worms, un de ses plus ardents adversaires doctrinal et institutionnel⁶⁵. Dick May esquissera plus tard non sans malice et jouant des oppositions, un portrait de Durkheim : « On croyait aux sciences sociales en 1896 comme on crut à la géographie après Sadowa, et après Sedan, à la pédagogie. Qu'était-ce que les sciences sociales ? Mon Dieu ! L'on n'en savait pas grand-chose. On comprenait vaguement que M. Durkheim, avec une puissante lenteur, dans son laboratoire de bénédictin, travaillait à l'on ne sait quoi d'ésotérique et de grand. Plus spontané, plus accessible, avec l'heureuse facilité de son esprit souple et charmant, Gabriel Tarde jetait dans la circulation, pêle-mêle, des idées, des boutades et des "lois" »⁶⁶.

L'EHES reste néanmoins ouverte aux « durkheimiens » : Léon Duguit y donne différents cours de droit à partir de 1908 et Célestin Bouglé y enseigne également. Il faudrait approfondir l'enquête et chercher les bénéfices financiers et symboliques que des enseignants à l'université, y compris les durkheimiens, pouvaient retirer de leur intervention dans une institution comme celle de Dick May, la place réelle de ces dernières dans le champ naissant de la science sociale. Ces querelles de personnes révèlent également le conflit entre l'université et les écoles libres qui encadrent largement l'imposition de la sociologie comme discipline scientifique et enseignement reconnu.

La conception politique de la science sociale de Dick May

Bien que n'étant pas une scientifique, Dick May n'est pas dénuée de toute culture sociologique. Elle porte cependant la marque des conditions particulières de sa « conversion » à la science sociale. C'est principalement avec Chambrun qu'elle s'initie à l'économie sociale et à l'œuvre de Le Play dont les disciples sont très présents autour du Comte. Dans *L'enseignement social à Paris*, publié en 1896, Dick May explicite sa conception de la sociologie de Le Play en mettant en avant sa méthode d'observation du social. Elle y fait une description détaillée de la monographie de famille, si proche, comme l'a souligné Judith Lyon-Caen, du roman naturaliste et la présente avec des mots qui évoquent les nouvelles écritures journalistiques qui mettent l'humain au centre de l'enquête : « Prenez quelques-unes de ces familles, choisissez-les avec soin ; recueillez les informations, les conseils des "autorités sociales", les explications de l'histoire locale, antérieure et contemporaine ;

⁶⁵ MOSBAH-NATANSON, 2008.

⁶⁶ MAY, 1911, 1.

et principalement, informez-vous par enquête personnelle, par la fréquentation, par le discours, par les yeux ; pénétrez dans les familles ; faites-vous accueillir dans les intérieurs industriels, dans les intérieurs agricoles ; interrogez vos hôtes ; informez-vous de leur budget, de leurs dépenses, de leurs salaires, de leurs besoins, et encore de leur situation religieuse et morale, de ce que l'on appellerait aujourd'hui de leur "état d'âme" aussi bien que de leur situation économique, du régime industriel et du régime de la propriété. C'est le procédé par "monographie de famille" »⁶⁷.

Si, dans cet ouvrage, Dick May fait un hommage appuyé et respectueux à Le Play, sensible à ses qualités de propagandiste et de créateurs d'institutions de diffusion de la discipline nouvelle, elle n'en manifeste pas moins une distance critique, en constatant, par exemple, son « intempérance pour l'absolu » ou encore « quelques facilités à se satisfaire, dans la preuve, par le témoignage »⁶⁸. Elle critique aussi l'usage de la catégorie du « bonheur » comme guide scientifique dans le choix des familles à étudier et se demande : « la famille heureuse est-elle le type « normal » de nos sociétés ? »⁶⁹. Mais, globalement, elle se situe, comme son mentor catholique, dans la ligne idéologique de Le Play : « La doctrine de Le Play est une sociologie – je voudrais dire un socialisme, mais les héritiers de Le Play rejeteraient ce nom malheureusement gâté par la politique – à l'usage des classes privilégiées et du patronat. Il faut tenir compte, grand compte, de ces classes et de ce socialisme dans ce qu'on se plaît à nommer l'évolution sociale de notre temps »⁷⁰.

Autre influence, celle de son jeune frère historien, Georges Weill qui laisse percer, dans ses premiers ouvrages, une adhésion à un socialisme modéré, de sensibilité réformiste, qui se manifeste par le respect du suffrage universel et une certaine méfiance envers les révolutionnaires et leur toujours possible « coup de force ». Georges Weill, s'il n'est pas partisan de la lutte des classes telle que la formule Jules Guesde, reste néanmoins attentif à l'émancipation réelle du prolétariat : il critique par exemple assez directement Comte et Le Play, des sociologues qui « aboutirent à des solutions presque identiques à la question sociale, puisque tous les deux prêchaient aux classes inférieures l'obéissance aux classes supérieures et le patronage »⁷¹. Le frère et la sœur apparaissent politiquement proches et Dick May a sollicité son frère à plusieurs reprises pour enseigner dans son école.

La question de la condition ouvrière est, on le sait, centrale dans la presse et la littérature de la fin du XIX^e siècle, ce qui se traduit par le nécessaire positionnement des intellectuels vis-à-vis de la « doctrine socialiste ». La définition du socialisme est, par ailleurs, l'enjeu d'une importante lutte politique et scientifique laquelle a des effets concrets dans le champ naissant de la science sociale qui est à l'époque d'abord appréhendée en termes idéologiques. On connaît la définition qu'en donne Durkheim en 1895⁷² et la façon dont il en exclut la lutte de classe, une conception assez proche de celle de Dick May, qui cherchera toujours à défendre une position « conciliatrice »

⁶⁷ MAY, 1896, 22-23.

⁶⁸ *Ibid.*, 25.

⁶⁹ *Ibid.*, 26.

⁷⁰ *Ibid.*, 27.

⁷¹ WEILL, 1904, 22.

⁷² DURKHEIM, 1992, 49 : « on appelle socialiste toute doctrine qui réclame le rattachement de toutes les fonctions économiques, ou de certaines d'entre elles qui sont actuellement diffuses, aux centres directeurs et conscients de la société ». Il précise immédiatement après que « rattachement » ne signifie pas « subordination » à l'État.

entre les différents groupes sociaux. Dick May, qui obtient reconnaissance et influence dans le milieu intellectuel et universitaire où les idées républicaines et radical-socialistes sont dominantes, ne sera jamais tentée par les idées révolutionnaires. Elle se méfie des guesdistes et des autres partis organisés alors en concurrence pour représenter la classe ouvrière (ni même avec les broussistes et les alemanistes), on ne lui connaît pas non plus de lien particulier avec Jaurès, ni un peu plus tard avec la SFIO.

Néanmoins, par sa proximité avec le coopérativisme de Charles Gide, son insertion dans le mouvement des Universités populaires et son souci d'éviter toute forme d'élitisme ⁷³, mais également par sa méfiance envers l'État et sa « tutelle », par son peu de goût pour le consensus nationaliste et par ses aspirations internationalistes, la pensée de Dick May se maintient dans la matrice libertaire du socialisme français de Proudhon, Sorel ou Pelloutier. Ainsi, Dick May ironise sur le souci devenu dominant, même chez les conservateurs, « d'éduquer le peuple » : « Plus encore qu'un droit, le souci d'éducation populaire et de progrès scientifique apparaît aujourd'hui l'universel devoir. (...) Il faut que tout soit utile, il faut que tout serve au peuple, à son éducation, son progrès... De grâce ! Laissons au peuple le soin de se servir lui-même, et de « progresser » tout seul ; ne lui calomnions pas, pour l'en dégoûter, l'inutile et le superflu ; toute vie possède en puissance de virtuelles aristocraties, que l'occasion réalisera, – si elle se présente ; ne décourageons pas l'occasion ; sachons être de loisir... » ⁷⁴. Ce fond libertaire, qui a la caractéristique d'être particulièrement malléable, toujours en recherche d'un engagement politique qui ne soit ni étroitement partisan, ni uniquement politicien – on songe ici, par exemple, à la trajectoire d'un Bernard Lazare – qui s'accommode très bien avec l'esprit libéral de la petite bourgeoisie intellectuelle, semble particulièrement ajusté avec la conception de la science sociale de Dick May.

La pensée politique de Dick May apparaît ainsi travaillée par l'impossible articulation entre le socialisme modéré et « responsable » du radicalisme et les incendies verbaux de l'indignation libertaire - qui ne sont pas sans rappeler parfois ceux de Séverine, l'amie de Jules Vallès et rédactrice en chef du *Cri du Peuple*. Refusant de prendre parti pour une classe contre une autre, incitée à la prudence et à la diplomatie dans ses entreprises institutionnelles, elle garde une foi toute positiviste en la science qui, par sa force intrinsèque, dépassera les oppositions sociales et défend une vision conciliatrice de la sociologie.

« En 1898, les "doctrines sociales" du passé semaient vainement leurs roses fanées autour de chaires désertées pour la place publique, l'action, la lutte, le conflit tragique de toutes les passions. Le pays, brûlé de fièvre, s'affolait au paroxysme d'une crise morale, où, pareilles à deux griffons héraldiques, l'ancienne et la nouvelle France "s'affrontaient", avec une rage mutuelle de destruction. (...) L'heure n'avait-elle pas sonné de faire entendre quelques paroles sereines, sinon aux furieux, du moins aux désorientés ? Le consentement tacite de tous les âges n'a-t-il pas dégagé de l'expérience humaine quelques idées simples et générales, une sorte d'hygiène morale élémentaire, mais solide, où soit l'individu, soit la société puissent emprunter quelques règles de

⁷³ Dans les vœux exprimés par le Premier congrès de l'enseignement des sciences sociales, elle fait retirer dans le texte sur l'enseignement populaire social la mention à une « élite démocratique », argumentant qu'il faut éviter de créer une « aristocratie intellectuelle ».

⁷⁴ *Athena*, 1910, 1, 74-75.

conduites, – en attendant la morale scientifique qu'une élite de chercheurs travaillent à constituer ? »⁷⁵.

La « conversion » de Dick May à la science sociale n'apparaît en rien exceptionnelle. Les circonstances particulières esquissées ci-dessus peuvent être comprises comme l'illustration d'un environnement général favorable à l'émergence de cette nouvelle discipline. Le lieu où se construit à tâtons la sociologie se trouve en effet à l'intersection entre différentes approches du social : l'approche littéraire (dont Zola est le représentant le plus fameux), l'approche philanthropique (notamment sous l'influence du coopérativisme patronal et du catholicisme social naissant), l'approche journalistique (qui, dans sa variante lettrée, disserte dans les revues sur les problèmes de la criminalité et de l'alcoolisme des milieux populaires et, dans sa version populaire, met en scène les faits divers où le peuple et les puissants se mesurent⁷⁶), l'approche statistique et monographique héritée des sciences de la nature (*cf.* les enquêtes de Villermé, Engels, Le Play), l'approche politique (les idées marxistes et libertaires se développent dans le monde ouvrier tandis qu'en 1893 quarante-huit parlementaires socialistes, toutes tendances confondues, entrent à la Chambre des Députés), l'approche morale (partagée par tous ses contemporains qui cherchent, comme Durkheim, à refonder la société française après la défaite de 1870 ou qui se posent la question des droits fondamentaux de l'individu face à la société avec l'affaire Dreyfus), l'approche scientifique enfin (la science et le progrès étant porteurs par eux-mêmes d'une amélioration du monde). Dick May, qui dispose de ressources économiques et académiques réduites, s'investit dans cet espace intellectuel et politique nouvellement ouvert et encore peu spécialisé avec comme principaux atouts sa curiosité, son enthousiasme et son dynamisme. Elle subira d'autant plus le contrecoup du reflux de l'élan dreyfusiste.

La tentative de retour dans la sphère littéraire

L'enthousiasme de la fin des années 1890 et du début des années 1900 cède peu à peu la place à une certaine désillusion. Après avoir partagé « l'illusionnisme pédagogiste de tant d'intellectuels dreyfusards »⁷⁷, Dick May constate la crise du mouvement des Universités populaires. Elle publie dans *La Petite République* (le journal le plus proche du socialisme parlementaire) du 3 novembre 1902 un article provocant : « Cette rentrée de nos universités populaires sera-t-elle honnêtement réelle et toute simple comme les autres ou s'accompagnera-t-elle, une fois de plus, d'efforts associés pour masquer le néant sous le trompe-l'œil des séances inaugurales ? ». Plus loin, elle constate l'échec des Universités populaires dont elle rend responsable le trop peu de disponibilité des ouvriers empêchés de venir s'instruire : « l'université populaire qu'il fallait faire n'était pas faisable avant la journée de huit heures ». Pas un mot, en revanche, sur les relations problématiques entre le monde ouvrier et le monde intellectuel et sur la difficulté des conférenciers de

⁷⁵ MAY, 1911, 3.

⁷⁶ Le fait divers est une façon « apolitique » de mettre en scène des rapports sociaux et politiques. *Cf.*, par exemple, le traitement dans la presse populaire du drame du Bazard de la Charité, rue Jean Goujon, le 23 mai 1897.

⁷⁷ PROCHASSON, 1985, 23.

quitter leur ton professoral. S'évitant l'autocritique, Dick May considère qu'il faut garder l'outil intact pour des temps plus propices : « Il faut prendre et garder l'Université populaire pour ce qu'elle est, une maison d'attente que nous avons à tenir en état continu d'attente et d'hospitalité ».

La tentative du socialiste Alexandre Millerand de faire pencher à gauche un gouvernement radical opportuniste en intégrant le gouvernement ne donne pas de résultats tangibles pour la classe ouvrière qui délaisse l'éducation, les conférences des Universités populaires mais aussi les Bourses du travail pour se tourner vers le syndicalisme et l'action revendicative qui lui paraissent plus efficaces. La création en 1905 de la SFIO, en unifiant les socialistes français, apporte une certaine clarification dans le paysage politique qui oppose désormais radicaux réformistes et socialistes partisans de la lutte des classes.

Même si la direction de l'institution semble lui échapper, Dick May reste Secrétaire générale de l'EHES, fonction dont elle retire le principal de ses revenus et qui assure son statut social. Elle participe au lancement de la revue de l'École, *Athéna* qui voit son premier numéro paraître en novembre 1910. Elle contient de nombreux cours ou conférences dispensés à l'EHES mais aussi une « chronique sociale » tenue par Henri Guernut, aux propos ouvertement opposés aux socialistes qu'ils soient guesdistes ou possibilistes, et des chroniques théâtrales, littéraires, musicales, artistiques. Chaque mois, Dick May y publie son propre billet, les « propos inutiles » où elle prend un ton amer. Même si on peut y voir une coquetterie rhétorique, le doute mine le grand projet civilisateur de la fondatrice de l'EHES qui estime soudain que « la misère humaine est nécessaire pour enseigner aux hommes la pitié »⁷⁸. Quelques numéros plus tard, elle abandonne la chronique philosophique et le billet d'humeur pour livrer des nouvelles ou des petites pièces théâtrales assez acerbes. Dick May, qui a désormais 52 ans, s'éloigne progressivement de l'activisme et des sciences sociales pour se poser en moraliste et renouer avec un regard littéraire et désabusé sur la société⁷⁹.

Au sein de l'École de Journalisme, qui accueille 220 élèves en 1910, des transformations sont à l'œuvre qui vont à l'encontre du projet initial de la fondatrice de l'école. La majorité des auditeurs sont des étudiants de France et de l'étranger qui se destinent à des carrières publiques, administratives ou politiques et qui, sans être journalistes, pourront être amenés un jour ou l'autre, à publier dans la presse. « Qu'on le veuille ou le regrette, la démocratie, par la force des choses est le gouvernement de l'avenir. Or, qu'est-ce que la démocratie, si ce n'est tout le monde électeur, tout le monde éligible, tout le monde pensant, tout le monde écrivant, tout le monde journaliste ? Nos élèves le pressentent bien »⁸⁰. Prenant à rebours l'intention d'une sensibilisation à la science sociale, l'École dispense désormais à de futurs hommes politiques et « leaders d'opinion » une connaissance générale du monde de la presse, de ses règles du jeu et des moyens de s'y faire entendre, par exemple par une préparation physique au discours et à l'art oratoire. L'enseignement ne s'adresse plus à de futurs journalistes concernés par la résolution de la « question sociale » mais à des prétendants aux charges électives. Tandis que l'École de morale devient, en 1909, « l'École de morale, de philosophie et de pédagogie » et se concentre sur ces deux

⁷⁸ *Athéna*, 1911, 2, 177-178.

⁷⁹ *Athéna* cessera brutalement de paraître en novembre 1912 après 19 numéros.

⁸⁰ FOURNIÈRE, in MAY, 1911, 120.

derniers termes, l'ensemble de la formation dispensée à l'EHES s'éloigne ainsi de l'idéal des Universités populaires qui a motivé à l'origine Dick May, laquelle organise de plus en plus souvent des « goûters mondains » dans les murs d'une école qui se notabilise⁸¹.

En 1911, Dick May tente un retour dans le domaine des Lettres avec l'écriture d'une pièce en quatre actes, *Mère*, qui sera jouée en mars à l'Odéon sans rencontrer le succès public. La pièce, largement coupée durant les six semaines de mise en scène, est jouée avec deux pièces en un acte de deux autres auteurs. Il s'agit d'un mélodrame situé dans le milieu universitaire où il est question d'amours contrariés par les désirs masculins de carrière et d'une jeune femme qui renonce à tout pour élever pauvrement sa fille. Cette dernière la récompense de son sacrifice en refusant la reconnaissance en paternité tardive d'un de ses pères putatifs. L'intrigue, qui s'inscrit dans la mode du récit de l'amour maternel⁸², n'est pas sans rapport avec la vie affective et familiale de Dick May qui habita sa vie durant avec sa mère sans fonder de famille. Le style est alerte mais classique et légèrement ampoulé (« C'est le sort éternel de la femme. Créatrice et dispensatrice de l'amour, elle expiera toujours sa redoutable puissance »). Les situations s'éternisent vers la fin de la pièce et la critique parisienne n'épargne pas la tentative de Dick May. Dans le *Figaro* du 4 mars 1911, Francis Chevassu décrit *Mère* comme un « drame irritant et généreux ». Un autre billet critique anonyme dans le même numéro du *Figaro* parle de la résistance du public à se laisser emporter par cette pièce : « est-ce la faute à un peu de naïveté et d'un peu d'inexpérience saupoudrant malencontreusement des qualités dramatiques réelles ? ». Dans *Le Journal des Débats* du samedi 4 mars, Édouard Sarradin estime pour sa part que « cette pièce qui date un peu par sa construction et qui laisse voir de l'inexpérience, est remplie de sentiments nobles noblement exprimés ». Ayant mis beaucoup d'espoir dans cette pièce de théâtre, Dick May tente, sans succès, de placer une autre pièce sur la scène parisienne⁸³ et, malgré ses relations, ne parviendra pas à reconvertir dans le champ littéraire sa notoriété acquise dans l'enseignement social.

Le bilan d'un échec collectif

La guerre de 1914-1918, en signifiant la défaite de l'humanisme et de l'esprit de progrès, vient achever de mettre un terme aux illusions internationalistes et conciliatrices qu'avait pu défendre le « dreyfusisme ». Dick May elle-même cède aux discours patriotiques et crée par la suite un orphelinat des armées⁸⁴. 1917 consacre en Russie le succès du marxisme révolutionnaire, classiste, radical et centralisé, sur la mouvance libertaire. Sur le plan personnel, Dick May est affectée par la mort de sa mère, en 1919 (elle transporte alors son logement au sein même de l'école), puis par celle en 1923 de son ami Alfred Croiset, le directeur de l'École depuis 1902, avec lequel elle faisait des voyages d'agrément en Italie. En 1925, elle se tue dans les Alpes lors d'une randonnée, une activité sportive qu'elle pratiquait régulièrement. Le

⁸¹ PROCHASSON, 1985, 30-31.

⁸² THIESSE, 2000, 153.

⁸³ Lettres à Jacques Rouché (alors directeur du Théâtre des Arts) du 6 janvier et 26 décembre 1912 (BNF, NAF 17590 f. 18 et 19).

⁸⁴ Selon Geneviève POUJOL (1996).

quotidien local, *Le Savoyard*, rend compte de l'accident en parlant de la « mort d'une journaliste parisienne »...

Dick May présente, malgré son progressisme scientifique et socialisant, une figure assez peu ancrée dans la réalité industrielle et ouvrière de ce long XIX^e siècle. Écrivain parvenue à une certaine reconnaissance sans réellement connaître le succès, la science sociale lui apparaît comme un espace vierge où il lui est possible d'occuper, grâce à la mobilisation de ses réseaux hérités et acquis, une place qui lui offre une certaine reconnaissance sociale en tant qu'intellectuelle et organisatrice. La plasticité de la science sociale, la dynamique de son émergence dans le champ intellectuel, sa connexion avec la question sociale sont autant de caractéristiques qui lui ont permis de s'investir dans cette discipline neuve et porteuse de tous les espoirs messianiques qui se formulaient à gauche pour en retirer non seulement des rétributions symboliques et sociales mais aussi des « consolations »⁸⁵ au point de vue psychologique.

Dans le même temps, on peut percevoir à travers la trajectoire de cette personnalité particulièrement clivée, le difficile positionnement d'une discipline tiraillée dès l'origine de sa constitution entre le champ politique et le champ scientifique⁸⁶. « L'échec » de Jeanne Weill et de sa conception de l'enseignement social n'est pas seulement un échec personnel mais celui du groupe d'intellectuels progressistes issu du dreyfusisme dont elle fait partie, groupe d'individus qui n'ont pas réussi à dépasser la contradiction entre leur sociabilité bourgeoise et universitaire et leurs discours d'empathie avec les masses. Cette compassion sans partage des conditions d'existence a sans doute été au fondement de l'illusion réformiste d'une possible (ré)concilisation entre le capital et le travail sous les hospices du progrès et de la raison républicaine. Malgré la multiplicité des initiatives coopérativistes, solidaristes ou socialisantes des années 1895-1905⁸⁷, le mouvement réformiste n'a pas pu s'articuler de manière programmatique sur le plan politique, comme le montre l'effritement du Bloc après les réformes anticléricales⁸⁸. Sur le plan de l'enseignement social, l'étiollement du mouvement des Universités populaires ou encore celui des Bourses du Travail, plus directement porté par les travailleurs eux-mêmes, la faible diffusion de la presse socialiste, malgré tous ses efforts pour devenir un « média populaire », sont d'autres exemples de la difficulté de diffuser le savoir sociologique au sein des milieux populaires et d'éviter tout moralisme dans les relations entre intellectuels et ouvriers. Bien que née de la « question sociale », la « science sociale » n'aura finalement pas pu pénétrer les masses, ce qui est en partie explicable par la dynamique interne du champ intellectuel que peut illustrer la trajectoire de Jeanne Weill. Issue de la petite bourgeoisie intellectuelle provinciale, elle doit son ascension sociale à son insertion dans les réseaux réformateurs parisiens où elle compense par son activisme un déficit de culture scientifique et académique. Ce « droit d'entrée » chèrement payé dans le milieu intellectuel de la capitale,

⁸⁵ Au sens mystique du terme.

⁸⁶ BOURDIEU, 1995 : « Les chercheurs en sciences sociales sont "tirillés entre deux logiques : celle du champ politique où la force des idées dépend toujours pour une part de la force des groupes qui les acceptent comme vraies, et celle du champ scientifique qui dans ses états les plus purs ne connaît et ne reconnaît que la « force intrinsèque de l'idée vraie" ».

⁸⁷ Cf. pour un tableau général, HORNE, 2004 ou TOPALOV, 1999.

⁸⁸ Cf. REBÉRIOUX, 1975, 83-116.

conjugué avec l'absence de liens directs avec les milieux populaires, n'ont pas été des facteurs favorables à une restitution de la science sociale vers les « masses ». Par ailleurs, il n'est pas sûr que l'obtention de la « journée de 8 heures » ait été suffisante pour permettre l'avènement d'une « société pacifiée » : l'éducation populaire reposait sur un volontarisme difficilement soutenable à long terme et le vecteur de la presse était déjà conquis par les formes nouvelles de la culture commerciale. Toujours est-il que la réticence des dirigeants de la jeune Troisième République à devenir une véritable « République sociale » a sans doute refermé l'espace des possibles politiques ouvert par l'émergence conjointe de la « science sociale » et du groupe des « intellectuels », des nouveaux modes de diffusion des savoirs et des attentes politiques et culturelles des couches populaires et moyennes de la société.

Vincent GOULET

Centre de Sociologie Européenne, Bordeaux, France
v.goulet.bx@voila.fr

Bibliographie

Écrits de Dick MAY

Publications littéraires et théâtrales

- 1889, *Le Comte de Chambrun, ses études politiques et littéraires, comptes rendus de la presse, avec une introduction de Dick May*, Paris, C. Lévy (cf. aussi le « supplément » du même ouvrage, édité la même année chez G. Chamerot, avec une « nouvelle introduction de Dick May »).
- 1892, *L'Affaire Allard*, Paris, C. Lévy.
- 1892, *Le Cas de Georges d'Arrell*, Paris, C. Lévy.
- 1898, *L'Alouette*, Paris, Éditions de la « Revue Blanche ».
- 1911, *Mère*, pièce en 4 actes, Paris, P.V. Stock.
- 1912, *Autour d'une élection*, pièce en 1 acte, publiée in *Athéna*, 13.
- 1920, *Le Trône d'Arménie*, pièce en 3 actes, extrait de *L'Information*, 14 septembre.

Publications concernant l'enseignement social

- 1895, *La Liberté*, article du 7 février.
- 1896, *L'enseignement social à Paris, suivi des programmes détaillés du Collège libre des sciences sociales pour l'année 1896-97*, Paris, Arthur Rousseau.
- 1898, Les bourses de voyages et les ouvriers, *La Revue Blanche*, tome 16, août.
- 1901, *Premier congrès de l'enseignement des sciences sociales. Compte rendu des séances et texte des mémoires. Publiés par la commission permanente internationale de l'enseignement social*, Paris, F. Alcan.
- 1901, Quelques réflexions sur les Universités populaires, *La Revue Socialiste*, 193, 32-49 ; 194, 165-184.
- 1902, *La Petite République*, article du 3 novembre.
- 1911, *L'École des Hautes Études Sociales, 1900-1910*, Paris, Félix Alcan.

Autres références

- BELLANGER C., *et al.*, (dir.), 1972, *Histoire générale de la presse française, Tome 3*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BESNARD Ph., 1979, La formation de l'équipe de l'Année Sociologique, *Revue Française de Sociologie*, xx, 1, 7-31.
- BESNARD Ph., FOURNIER M., 1998, *Durkheim Émile, Lettres à Marcel Mauss*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BLUM F., 1998, Le Comte de Chambrun : catholique, mécène des protestants ?, in CHAMBELLAND C., (dir.), *Le musée social en son temps*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 27-41.
- BOURDIEU P., 1995, La cause de la science, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 106-107, 3-10.
- CHAMBELLAND C., (dir.), 1998, *Le musée social en son temps*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure.
- CHARLES C., 1990, *Naissance des intellectuels. 1880-1900*, Paris, Minit.
- CHARLES C., 2004, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil.
- CHEYSSON É., 1896, *Frédéric le Play. L'homme, la méthode, la doctrine* (brochure extraite de *La Quinzaine*, 15 janvier), Paris, Guillaumin et Cie.
- DELPORTE C., 1999, *Les journalistes en France. 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil.
- DESROCHE H., 1979, Marcel Mauss, « citoyen » et « camarade ». Ses « incursions écrites dans le domaine du normatif », *Revue Française de Sociologie*, xx, 1, 221-238.
- DOMBROWSKY P., 2000, *Cent ans d'enseignement supérieur. Le groupe École Supérieure de Journalisme, École des Hautes Études Politiques, École des Hautes Études Internationales*, Paris, brochure disponible auprès des Écoles.
- DURKHEIM É., 1992, *Le socialisme*, Paris, Presses Universitaires de France (cours donné en 1896).
- DURKHEIM É., 1901, Le rôle des Universités dans l'éducation sociale du pays, in COLLECTIF, *Congrès international de l'éducation sociale, 26-30 septembre 1900*, Paris, Félix Alcan, 128-138 (repris in *Revue Française de Sociologie*, 1976, xvii, 2, 181-189).
- HORNE J., 2004, *Le Musée social. Aux origines de l'État-providence*, Paris, Belin.
- KARADY V., 1979, Stratégies de réussites et modes de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens, *Revue Française de Sociologie*, xx, 1, 19-82.
- JULLIARD J., WINOCK M., (dir.), 2002, *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Seuil.
- LACROIX B., 1981, *Durkheim et le politique*, Paris, Presses de la FNSP.
- LENOIR R., 2004, Durkheim et la famille : entre sociologie et politique, in HEILBRON J., LENOIR R., SAPIRO G., (dir.), *Pour une histoire des sciences sociales*, Paris, Fayard, 27-45.
- LYON-CAEN J., 2002, Le romancier, lecteur du social dans la France de la monarchie de Juillet, *Revue d'Histoire du XIX^e Siècle*, 24, 1, varia (article téléchargeable sur le site Internet : <http://rh19.revues.org/document367.html>).
- MARTIN M., 1997, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob.
- MERCIER L., 1986, *Les universités populaires : 1899-1914. Éducation populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*, Paris, Les Éditions Ouvrières.
- MERLLIE D., 2004, L'enquête autour de 1900. La non-participation des sociologues durkheimiens à une mode intellectuelle, *Mil Neuf Cent*, 22, 133-154.

- MOLLIER J.Y., 2001, Autour du scandale de Panama : la presse à l'assaut des corrompus, in DELPORTE C., PALMER M., RUELLAN D., (dir.), *Presse à scandale, scandale de presse*, Paris, l'Harmattan, 123-138.
- MOSBAH-NATANSON S., 2008, Internationalisme et tradition nationale : le cas de la constitution de la sociologie française autour de 1900, *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 18, 35-62.
- MUCCHIELLI L., 1995, Heurs et malheurs du durkheimisme, *Politix*, 29, 55-79.
- POUJOL G., 1996, *Dictionnaire biographique des militants*, Paris, l'Harmattan.
- PROCHASSON C., 1985, Sur l'environnement intellectuel de Georges Sorel : l'École des Hautes Études Sociales (1899-1911), *Mil Neuf Cent (Cahiers Georges Sorel)*, 3, 16-38.
- PROCHASSON C., 1998, Dick May et le social, in CHAMBELLAND C., (dir.), *Le musée social en son temps*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 43-58.
- REBÉRIOUX M., 1975, *La République radicale ? 1898-1914*, Paris, Seuil.
- ROSENVALLON P., 1998, *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard.
- SAPIRO G., 2004a, Le savant et le littéraire, in HEILBRON J., LENOIR R., SAPIRO G., (dir.), *Pour une histoire des sciences sociales*, Paris, Fayard, 83-106.
- SAPIRO G., 2004b, Défense et illustration de « l'honnête homme ». Les hommes de lettres contre la sociologie, *Actes de la Recherche en Science Sociale*, 153, 11-27.
- THIESSE A.M., 2000, *Le roman du quotidien*, Paris, Seuil (1^{ère} édition : 1984).
- TOPALOV Ch., (dir.), 1999, *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformiste et des réseaux en France (1880-1914)*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- WEILL G., 1894, *Un précurseur du socialisme. Saint-Simon et son œuvre*, Paris, Perrin.
- WEILL G., 1896, *L'École Saint-Simonienne. Son histoire, son influence jusqu'à nos jours*, Paris, Félix Alcan.
- WEILL G., 1900, *Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870*, Paris, Félix Alcan, Collection « Bibliothèque d'Histoire Contemporaine ».
- WEILL G., 1904, *Histoire du mouvement social en France, 1852-1924*, Paris, Félix Alcan.
- WEILL G., 1909, *Histoire du catholicisme libéral en France, 1828-1908*, Paris, Félix Alcan.
- WEILL G., 1934, *Le Journal, origines, évolution et rôle de la presse périodique*, Paris, La Renaissance du Livre.
- WEILL G., 1938, *Carnets* (inédits).
- WEISZ G., 1979, L'idéologie républicaine et les sciences sociales. Les durkheimiens et la chaire d'histoire d'économie sociale à la Sorbonne, *Revue Française de Sociologie*, xx, 1, 83-113.
- ZOLA É., 1986, *Carnets d'enquêtes*, Paris, Plon.